L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 2 DECEMBRE 1890. 64me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux: 73 rue de Chartres.

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. MARDI, 2 DECEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes vagues et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par D. E. Murphy—au magasin No 725 rue Constance, coin Général Taylor, un stock de groceries pour familles, vins, liqueurs, bois pour fromage, glacière, buvette, installations, etc.

Par Henry Stern & Co.—A leur salle d'encan No 86 rue du Canal: Un assortiment complet de bottes et souliers.

PARNELL.

Il n'y a pas, au monde, de fonctions sociales plus importantes, plus redoutables, que celles de la direction politique des peuples. Il y faut apporter, pour se tirer plus ou moins bien d'affaire, en paix comme en guerre, au milieu du calme le plus profond, comme dans les situations les plus compliquées, les plus violentes, à l'intérieur comme à l'extérieur, des qualités merveilleuses: un profond savoir des choses du passé; une connaissance parfaite des hommes, de leurs qualités et de leurs défauts; des grandeurs et des misères de son temps; une sagesse, une prudence, une fermeté, un patriotisme, que rien ne saurait ébranler ou égarer. Il y faut, surtout, dans les décisions comme dans les actes une droiture qui reste constamment à l'abri de toute attaque, au-dessus de tout soupçon — sans quoi le chef de parti ou le haut fonctionnaire tomberait dans le crédit, dans le mépris public.

Or, là où font défaut l'estime et le respect, l'influence s'efface, le prestige s'évanouit, la déconsidération dont est frappé l'homme, rejaillit sur l'idée qu'il représente. Comment croire à la moralité d'une cause, dont le représentant est entaché, ou tout au moins, suspecté d'immoralité? Les uns tournent le dos au chef; les autres, au parti lui-même; l'union disparaît, les dissensions s'accentuent, les défections se multiplient, et le triomphe d'un principe, d'un droit, se trouve souvent ajourné indéfiniment, au moment où l'on pensait que l'un et l'autre étaient à la veille de remporter la victoire.

N'est ce pas le malheur dont se voit aujourd'hui menacée la cause irlandaise, par suite des malheureux scandales où se trouve mêlé l'homme qui jusqu'à présent était considéré comme le défenseur par excellence de cette cause? Que les fautes commises par M. Parnell et qui lui sont si cruellement reprochées, soient exagérées, indignement exploitées par les ennemis irréconciliables de son pays, rien de possible, mais avait-il le droit de prêter le flanc aux critiques, aux accusations de ces derniers? Du moment qu'il s'était donné ou avait accepté une grave mission, du succès de laquelle dépend le salut d'un peuple, ne devait-il pas y consacrer tout son être, éviter, avec un soin religieux, tout ce qui pouvait la faire péricliter. Quand on pense que lui, protestant, a été élevé, par un mouvement de générosité, par un acte de confiance, presque sans exemple dans l'histoire, à la dignité de chef suprême, par un peuple essentiellement catholique; quand on se rappelle que comme "leader" du parti du Home Rule, il trouvait presque toute sa force dans l'alliance de libéraux anglais, qui se comptaient par centaines devant leurs compatriotes, pour le soutenir, on se demande, avec stupeur, comment il n'a pas compris qu'il lui fallait garder, dans sa conduite, la plus grande réserve, vivre pour ainsi dire, comme le consistoire autrefois le sage, dans une maison de verre, sous peine de jeter, partout, le désordre, la division; de ruiner le principe dont il s'était fait le champion?

Et, en fait, par la faute de M. Parnell, M. Gladstone, suivi des principaux membres du parti libéral anglais, menace de se retirer et d'abandonner la cause du Home Rule.

D'un autre côté, un assez grand nombre de nationalistes, le clergé en tête, se peuvent plus marcher sous les ordres de M. Parnell, sans se mettre en contradiction flagrante avec les préceptes qu'ils enseignent, tous les jours, en chaire. Enfin, dans l'Angleterre même, en pleine Chambre des Communes, le parti libéral, coupé en deux, devient impuissant; ceux qui par haine de l'Irlande et du "Home Rule," s'étaient séparés de grand vieillard, triomphent, et le parti tory, ou anti-libéral, qui était aux abois, dont la défaite prochaine était sonnée, relève la tête, va devenir plus fort que jamais.

Tout cela, parce que M. Parnell a commis une faute qu'il est impossible d'absoudre, qu'il est même bien difficile de publier aux yeux des populations; parce que, compromis dans son honneur, dans sa réputation, il s'obstine à ne pas se retirer, à conserver la direction d'un parti, à la tête duquel il sait bien que sa présence devient nuisible.

Qu'obéissant à la voix de la conscience, et ne reculant pas devant le devoir que lui impose la situation déplorable qu'il s'est faite à lui-même, il rétablisse, dans sa pureté,